

Pour saluer Pierre Courtaud

J'ai appris la mort de Pierre Courtaud par un journal local et j'ai pensé qu'il y avait là quelque chose comme de l'indécence à ne pas avoir été contemporain de la mort d'un ami. Même si je n'aurais pas pu faire grand-chose pour changer le cours du match que Pierre livrait contre l'ultime adversaire, ce « différenciel », ce décalage temporel, me mettait hors-jeu irrémédiablement et alourdissait encore ma peine. Oh, bien sûr cette sortie en catimini, comme sur la pointe des pieds, était bien dans le style de Pierre, adepte du retrait, de la discrétion extrême. Lui qui était né, qui vivait et travaillait « dans une maison ancienne située à l'une des entrées d'une petite ville souterraine médiévale et calme... »¹ et qui menait, assez anachroniquement il faut en convenir, une existence d'ermite, de lettré, dans l'acception la plus stricte du terme, puisqu'il vivait au milieu des livres, les siens et ceux des autres, parmi ses auteurs de prédilection et leurs créatures d'encre et de papier qui, à ses yeux, comptaient plus que tout. Plus que le prétendu « Réel », plus que le chiffre de nos jours. Car les morts de sa bibliothèque étaient plus vivants que la plupart de nos contemporains supposés existants... D'une certaine manière, on peut dire qu'il avait davantage de contacts et de connivences avec Kierkegaard, Gertrude Stein, John Cage, Jack Kerouac, Kafka, Tchouang-Tseu qu'avec les congénères de cette époque en déconfiture... Et son inactualité fondamentale, totalement assumée et qu'il trouvait résolument moderne, ajoutait encore à son bonheur. C'était elle d'ailleurs qui nous avait d'abord rapprochés. Elle et l'écriture. Sans exclure le hasard géographique qui m'a, pendant des années, amené tous les mercredis au lycée Raymond-Loewy de sa ville, dispenser des cours aux étudiants de la section Communication visuelle et qui nous fournissait l'occasion de nous retrouver assez souvent dans sa cuisine autour d'un café ou d'un plat rapidement concocté... Tout autour de lui, le cadre années 60-70 (tapisseries à petites fleurs, fauteuils avec coussins brodés, napperons, photos de famille...) qui avait été celui de sa mère, n'avait pratiquement pas bougé. Seules des peintures et des lithographies d'artistes amis avec qui il avait travaillé (Desbougies, Scanreigh, Titus-Carmel, Mazeaufroid, Rémy Pénard...) apportaient une touche contemporaine à l'ensemble. Car Pierre était quelqu'un de respectueux et de fidèle. Tant à la mémoire de ceux qui étaient partis que vis-à-vis de ceux qui avaient la chance d'être de ses amis.

Mais ce retrait ne constituait en rien une exclusion du monde. Un exil. Bien au contraire.

Si Pierre ne sortait, n'allait guère dans le monde (entre autres à cause de son traitement contre le diabète), ça ne voulait pas dire que le monde ne venait pas à lui.

Depuis son lieu souterrain, la scène *Underground* de ses intérêts multiples rhizomait, foisonnait, faisait arborescence sur les quatre continents où il avait des interlocuteurs : auteurs, lecteurs, chercheurs ou simplement amis. À lui tout seul, il était, à sa manière, une bibliothèque borgésienne où le monde entier était contenu. Pas dans un seul livre certes, comme en rêvait l'un des personnages-masques de Jorge Luis, mais dans un projet éditorial. Car Pierre faisait flèche – je veux dire signe – de tout bois. Il était écrivain et éditeur. Et les deux allaient de pair, *la main courante* de la plume jusqu'à la presse, de la presse jusqu'à la plume, au service d'un projet mûrement réfléchi construit pierre après pierre, livre après livre. Le désir de faire œuvre totale en convoquant – peinture,

¹Pierre Courtaud, in *La Bibliothèque du faussaire*, Éditions Le Castor astral, 2002, p. 11.

musique, poésie... – toutes les Muses de la création à s'asseoir à sa table d'écriture afin qu'elles prennent langue, n'étant chez ce gourmet de mots et de structures, de constructions élaborées, jamais bien loin. Derrière son ordinateur, véritable scriptorium du Lettré moderne, il établissait la maquette, la mise en page, le traitement de texte. Il *adorait* travailler, ouvrir de nouveaux chantiers : un ouvrage en collaboration avec Zao wu ki, une étude sur Jean Mazeaufroid étaient dans ses cartons ou en bonne voie d'achèvement quand la mort a, un peu hâtivement, voulu mettre un point final à l'aventure²... Et si beaucoup voyaient en Pierre un amateur-passeur des Avant-gardes d'antan, un peu hermétique et guère résolu à faire de la pédagogie (tant était haute son exigence personnelle et celle qu'il prêtait à ses lecteurs) pour expliquer ce qui le ravissait, il ne faut pas oublier qu'il était aussi, qu'il était d'abord, un écrivain de talent. Il suffit de lire *La Bibliothèque du faussaire* ou encore – parmi d'autres – *Atténuation lente*³, pour s'en convaincre, pour éprouver le flux poétique qui le portait. Nombre de ses aphorismes, de ses proses brèves, en apportent la preuve *en toutes lettres*, sans nul mot surnuméraire, sans ornementation inutile. Avec juste ce qu'il faut de mystère et d'éclat pour faire jaillir la pensée.

C'est cet ami et ce créateur, c'est Pierre Courtaud que je voulais saluer aujourd'hui.

Patrick Mialon, 26 janvier 2011.

² Car son neveu, Bertrand Courtaud, semble bien décidé à ne pas laisser les choses en plan.

³ *Atténuation lente*, paru aux Éditions La main courante en 2002.